

Quarante ans après

Témoignages

Pierre, menuisier. 26 ans

Cela fait un an que je suis à Strasbourg. À ce moment-là je suis dans un centre éducatif à une vingtaine de kilomètres de la ville, en pleine campagne. Je tente une conversion vers le métier d'éducateur, qui échouera, heureusement. C'est en rentrant le week-end que je prends contact avec les étudiants qui occupent le Palais Universitaire. C'est très folklo et très sympa. Je participe à quelques AG, mais sans plus, je ne prends la parole qu'une seule fois quand le Général de Gaulle annonce la possibilité de l'utilisation du décret sur l'organisation de la défense. Je ressens très vite un désintérêt pour ce genre d'explication de texte. Je ressens aussi un grand décalage entre eux et moi qui viens de terminer ma longue période de service civil. Je suis là quand la droite musclée tente de prendre d'assaut le Palais U. Nous nous retranchons derrière les portes, mais tout cela reste en fait bon enfant. Il n'y aura pas d'affrontement. Fin mai, les plus radicaux veulent aller porter le feu en ville, et tentent de dresser une barricade à l'entrée du centre ville. Pour ma part je rejoins les secouristes au cas où cela se passe mal. J'ai peu d'estime pour ce genre d'action « desperados ». Entre-temps j'ai profité d'un week-end et de trains entre Strasbourg et Paris pour aller voir la capitale. Je suis entré dans « la » Sorbonne, moi un ouvrier. Effrayé par les maoïstes et autres staliniens de tout poil, fasciné par tous ces gens qui se parlent, je vais contempler les fresques de Puvis de Chavannes.

37

Réfractaires 20

Jacques, ajusteur. 22 ans

Je suis depuis peu encaisseur de banque, le matin je vais au bureau, l'après-midi je zone, je récupère de la nuit précédente. Le soir je vais à la Fac de lettres voir les étudiants. C'est la première fois que j'entre

dans une université. Je la trouve bien sale. Je parle peu et je regarde sans très bien comprendre ce qui se passe. Je ressens ces jeunes comme mes futurs patrons. Ils jouent à la révolution. Un soir je suis avec eux Place Kléber. Une mini-barricade est faite avec des planches de la palissade du chantier de la place. Quelqu'un casse une lampe à pétrole dessus. Le feu prend. Les CRS chargent. Le lendemain, je vais chez un client, un paysan, qui me parle de Strasbourg à feu et à sang. Je veux rectifier, expliquer, il me tourne le dos furieux. De retour au bureau, on me dit de garder mes opinions pour moi.

André, ajusteur, 23 ans

Je suis alors en stage de FPA programmeur, je fais partie d'un comité Vietnam à Antony (banlieue parisienne). On fabrique des grandes affiches au dos de celles du comité Vietnam avec des pochoirs avec un slogan assez marrant, et on les colle la nuit. On discute. Je vais souvent à Paris voir ce qui se passe. Je suis curieux de tout, et aussi des manifs de droite. J'assiste à celle des jeunes gaullistes et aussi celle de l'Arc de triomphe avec Malraux et les autres. Je vais à la Sorbonne. Je participe à une manif où il y a Claude Roy. Embarqués par les flics, on se retrouve à Beaujon (poste de police). Les flics libèrent « monsieur » Claude Roy et sa femme en premier. J'ai aussi poussé jusqu'à Renault. Assez stalinien, à l'UJCML, on participe à la manif du 13 mai. On a un slogan: « Pour la lutte des classes vive la CGT » (sic) et on se fait casser la gueule par le service d'ordre de la CGT. J'en ai

pleuré, que les gens ne comprennent pas qu'on était avec eux me dépassait. Je ne me sentais pas sur la même planète même si les étudiants avaient toute ma sympathie. Pour moi c'était dans le prolongement du délire Amérique du sud, c'était maintenant à Paris que cela se passait. J'assistais à un truc qui me plaisait et en même temps ce n'était pas ma vie.

Francis, comptable, 28 ans

Depuis sept ans je travaille comme aide-comptable salarié dans une entreprise marseillaise de réparations navales. En 1966 j'avais découvert des associations pacifistes, notamment le MCAA engagé contre l'armement atomique et la guerre du Vietnam.

En ce mois de mai 1968, les ouvriers de l'entreprise de réparations navales s'arrêtent de travailler. Dans les bureaux l'activité cesse également. Ainsi pour la première fois je peux parler avec des personnes de la classe ouvrière, moi l'employé de bureau! À ma grande surprise c'est avec des ouvriers d'origine espagnole et italienne que j'échange des idées pacifistes, sociales et même anarcho-syndicalistes. Les ouvriers s'organisent pour se ravitailler en légumes et fruits, un essai d'autogestion.

Quand la pénurie d'essence arrive, nous nous sommes retrouvés, Nicole et moi, sur la Canebière dans les manifs. Nous allons entendre différents débats avec Jacques Sauvageot et Maurice Séveno, des spectacles de danse du chorégraphe Joseph Lazzini.

Ces événements ont changé les rapports sociaux au sein de l'entreprise: création d'un Comité d'entreprise, augmentation de salaires, arrêt progressif du travail le samedi. C'était déjà un progrès social.

René, journaliste, 34 ans

J'ai bien passé l'âge de me mêler à l'ébullition étudiante. Travaillant dans la rubrique culturelle, j'ai habituellement des horaires de jour, auxquels s'ajoutent les soirées où je suis des spectacles ou d'autres activités culturelles. L'agitation de ce mois de mai réduisant sérieusement mon terrain, la rédaction me demande de donner un coup de main au service des informations générales (traitement des dépêches d'agence) qui fonctionne à partir de 18 heures. Vrai besoin, ou intention de m'éviter de compromettre le journal en intervenant dans les endroits en effervescence? La méfiance s'est installée depuis qu'on sait que je connais bien les étudiants qui ont mené, avec les situationnistes, le « coup de Strasbourg ».

Le 13 mai, je suis seul à suivre le mot d'ordre de grève du SNJ (Syndicat national des journalistes) et des autres centrales, pour participer à la manifestation organisée à travers la ville. Je participe également à la manifestation qui un soir aboutit à des barricades, mais je décide de me dissoudre.

Le campus et le Palais universitaire sont situés sur mon parcours pour me rendre au journal, je fais donc régulièrement, en observateur concerné (plus par le mouvement de révolte que par la réforme de l'Université), un tour dans les amphis à l'aller et au retour. Je vais voir aussi comment se passent les rencontres d'explication entre « étudiants et bourgeois » organisées (en fin d'après-midi?) dans la salle du Théâtre national.

Je garde le souvenir d'un moment d'étonnement: dans un amphi, des étudiants communistes se font huer alors qu'ils arrivent en groupe. Du temps où je faisais mes études, ils étaient très respectés et tenaient le haut du pavé dans l'opposition. C'est l'indice d'un tournant...



Rolf, 22 ans, père au foyer

Je fais partie d'un groupe anar informel d'anciens du Lycée Louis Le Grand. Avec eux je participe à la manif syndicale du 1^{er} mai.

Place de la République, avec les copains de la FA on veut entrer dans le cortège, il faut alors s'affronter avec le service d'ordre de la CGT qui n'apprécie pas du tout notre présence, ça cogne sec.

Le 3 mai je suis dans un café, place de la Sorbonne. On attend les « fachos » qui doivent débarquer au quartier latin. Dans la cour de la Sorbonne il y a l'ensemble des services d'ordre, de l'Unef, de l'UEC et du 22 mars. Les flics sont arrivés, sont entrés dans l'enceinte de l'Université et ont embarqué tout le monde. Ce qui provoque une réaction immédiate et spontanée, les premiers pavés ont volé. À notre grande surprise: alors que les militants les plus politisés venaient d'être embarqués, ce sont des étudiants ordinaires et des passants qui sont les initiateurs de ces premiers affrontements qui visiblement surprennent aussi les flics.

Je fais toutes les manifs. La nuit des barricades le 10 mai, je suis dans le secteur Mouffetard Contrescarpe où j'habite. On ira chercher les copains de la

FA qui sont à la mutualité pour leur gala annuel au gala avec Léo Ferré et dont beaucoup, surtout les militants de l'ORA, rejoindront les barricades du quartier Mouffetard. J'ai le souvenir que nous étions sur le toit d'un immeuble à l'angle des rues Thoin et Mouffetard, d'où nous avons arrosé les flics de cocktails fabriqués par Etienne Roda-Gil (le parolier de Julien Clerc) : fils de militants espagnols, il habitait aussi le quartier. En fin de nuit je parviens à rentrer chez moi (à quelques centaines de mètres), où ma fille âgée d'un an est presque asphyxiée par les gaz lacrymogènes qui couvrent le quartier.

De la manif du 13 mai, il me reste la vision de cette marée humaine remontant le boulevard Saint-Michel vers la Sorbonne. Ma fille est dans mes bras.

Tous les jours, je suis à la Sorbonne ou à l'Odéon, j'écoute les débats, je discute. Ma femme participe aussi. Étrangère, elle a un accent, mais, pour la première fois, personne ne lui fait remarquer, cela paraît normal, la parole s'est libérée

C'est pendant ces événements là que je prends contact avec l'ORA que j'intégrerai à l'automne suivant.

Michèle, 19 ans

Étudiante à l'université Paris Sorbonne en première année de lettres classiques, je suis une privilégiée. Dans cette branche, le corps professoral et une partie des étudiants sont très conservateurs, voire réactionnaires. Nous sommes cependant un petit groupe, déjà hérissés au cours de l'hiver 1967-1968 par la morgue des enseignants de chaire, souvent absents et plus préoccupés de leurs voyages à l'étranger, de leurs colloques, de leur ego, que du sort de ceux qu'ils sont censés « former ». Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne plein à craquer, sous les fresques de Puvis de Chavannes, un spécialiste de la versification française insulte et fait virer un de ses auditeurs parce qu'il a éternué (donc l'a interrompu) ! Ambiance... En mai, nous le retrouvons une matraque planquée dans le dos et faisant la chasse à ses étudiants contestataires; certains de ces mandarins sont aussi officiers de réserve.

Je ne fréquente pas beaucoup les AG : les partis et syndicats « traditionnels » me semblent avoir perdu la boussole et être complètement dépassés; je suis rebutée

par le sectarisme, les violences et les luttes de pouvoir dont les groupuscules de tout poil sont friands. Malgré tout, quelles bouffées d'oxygène ! Liberté de parole, rencontres au détour d'une distribution de tracts, nouveaux liens de solidarité, bien que le fossé se creuse entre les populations ouvrière et étudiante pourtant toutes deux à la recherche de meilleures conditions de vie et de nouveaux rapports sociaux. Révoltée par l'autisme des politiques, la répression de l'État et la brutalité policière, par une nuit chaude, je joue les secouristes en ouvrant la porte de mon immeuble à quelques manifestants poursuivis et malmenés. Déclat, prise de conscience, début d'une réflexion, l'engagement vient dans la foulée l'année suivante.

Jean-Pierre, 28 ans, correcteur

Georges-Lang est une des plus grosses imprimeries de France et de Navarre : 3000 salariés, 3x8 six jours sur sept, encadrement quasi de droit divin, CGT hyperpuissante (unique ?), c'est l'usine.

Depuis quelque temps, on sent que les esprits s'échauffent, on suit les manifestations étudiantes avec intérêt, on attend de voir comment les choses vont évoluer. Et puis, un matin, un ou deux jours avant le 13 mai, le délégué typo convoque une réunion d'équipe pour voter sur le principe d'une grève générale illimitée. Résultat unanime positif, presque un soulagement de passer à l'action. On décide que chaque équipe occupera son lieu de travail pendant ses horaires habituels. Les cadres, séquestrés dans l'attente de « la bonne nouvelle », quittent l'usine en file indienne entre une haie d'ouvriers dont l'œil goguenard cache



mal un sentiment de revanche sur les brimades quotidiennes ! Maintenant il faut s'organiser. L'imprimerie a plusieurs entrées dont une large ouverture avec une cour et un quai de déchargement pour les bobines de papier. Les bobiniers et les rotos dressent un mur de bobines au bord du quai et en placent d'autres en haut d'un plan incliné, prêtes à déferler sur un assaillant éventuel. Un camarade correcteur, ex-capitaine dans l'armée haïtienne, nous montre comment les paras peuvent passer à travers la verrière, la grenade entre les dents et le couteau dans les bottes, pour investir l'atelier de composition. Bonjour la parano ! L'équipe de nuit, très motivée, renforce les piquets de grève de petites imprimeries de la périphérie parisienne. Je suis toujours volontaire, cela me permet de discuter avec des camarades qui travaillent dans d'autres conditions que les nôtres.

Lorsqu'on sent que nos chefs syndicaux nous préparent à la reprise du travail, nous sommes quelques irréductibles à mener campagne pour la poursuite de la grève en collant des papillons un peu partout dans l'entreprise. Malgré la tentative d'obstruction du délégué typo, nous imprimons même une à une, car nous n'avons pas la maîtrise des rotatives, des affiches que des camarades libertaires placardent dans Paris. Mais chez Lang la reprise a été votée à une large majorité, après environ trois semaines de mouvement.



**Sylvie, 22 ans,
élève assistante sociale à Marseille**

L'examen du Diplôme d'Etat est prévu en juin prochain. Je voulais devenir psychologue, mais j'ai préféré des études plus courtes débouchant sur un emploi immédiat, car je veux être indépendante le plus vite possible.

Début mai, presque toute la promotion est en grève. La directrice de l'École (privée, non confessionnelle, mais d'état d'esprit équivalent) multiplie les mesures de rétorsion. La session du DE est repoussée à septembre, sauf pour quatre étudiantes. Je participe à des débats sur le contrôle social avec les autres étudiants, et quelques professionnelles (essentiellement des militantes CGT, très mal vues par leurs employeurs) et je vais aux manifs, sur la Canebière.

Contrairement à ce qui se passait lors des manifs contre la guerre au Vietnam, les flics ont reçu des consignes de modération. Ces manifs, c'est un peu la fête. On peut se parler avec ses voisin(e)s quand on ne crie pas des slogans. Après l'étouffoir de l'école de service social, et celui plus soft de la famille (on peut être terriblement conservateur tout en s'affichant libre-penseur), c'est une bouffée d'air pur. Mes amis libertaires de Marseille se disent un peu surpris de voir surgir d'un coup autant de drapeaux noirs. Quelques semaines plus tard, il n'y en a plus un seul, mais Maurice Laisant, dans des lettres adressées à André Arru et au groupe de libres penseurs que je fréquente, envisage un avenir radieux pour les idées anarchistes. Cela me laisse dubitative.

Propos recueillis par P. S.